

Proposer une controverse ?

Le sens de l'école

François Galichet

Il peut sembler paradoxal de s'interroger sur le sens de l'école, dans la mesure où l'école est considérée justement comme ce qui doit permettre à chacun de donner du sens au monde, aux choses et à sa propre existence. Mais cette interrogation est néanmoins justifiée, car l'école, en tant qu'institution, n'a pas toujours existé - et d'ailleurs, même aujourd'hui, est loin de concerner tout le monde dans toutes les sociétés. En outre, cette institution même se trouve contestée : naguère, certains appelaient de leurs vœux une « société sans école », plus capable, selon eux, d'assumer une transmission juste et équitable des connaissances. Cette remise en cause de l'école trouve plus récemment d'autres justifications : on considère qu'elle est « dépassée » par rapport à de nouvelles formes de communication plus aptes à diffuser les savoirs avec rapidité, souplesse et en s'adaptant aux besoins de chacun. Dans les deux cas, on est dans l'utopie ; mais cette utopie ne fleurit que parce qu'à l'école est attribué un sens négatif - maintenir la domination d'une classe, d'une élite, d'un pouvoir étatique jugé oppressant.

Que signifie cette idée que l'école a ou pourrait avoir un sens ? Le mot « sens » est lui-même ambigu. Rechercher le sens d'une chose, cela peut d'abord vouloir dire en déterminer la signification : on est alors dans le domaine de la culture, qui produit du sens dans la mesure où elle est indissociable du langage. Le « sens de l'école » renverrait alors au sens de l'éducation et de l'enfance comme phénomènes typiques de l'espèce humaine, et serait du ressort de la réflexion philosophique ou anthropologique, visant à préciser la nature de l'homme.

Mais la notion de sens peut aussi désigner une direction, une orientation : elle s'inscrit alors dans une conception de l'histoire (on s'est longtemps interrogé sur « le sens de l'histoire ») en rapport avec l'idée de progrès, d'une évolution ascendante vers un idéal de perfection. Le « sens de l'école » se situerait dans la perspective d'un « tableau historique des progrès de l'esprit humain », pour reprendre la formule de Condorcet, où l'école représente une nouvelle étape, un stade décisif dans la réalisation d'une république universelle régie par les seules valeurs de vérité, de démocratie et d'égalité.

La notion de sens peut enfin renvoyer aux motivations individuelles par lesquelles les choses « prennent du sens » pour celui qui s'y affronte. On parlera ainsi de « donner du sens » au travail scolaire, ce qui veut dire le lier à la satisfaction d'un besoin actuel, d'un intérêt réel, tandis qu'une tâche « dépourvue de sens » est celle, par exemple, de l'esclave qui ignore les finalités de ses efforts ou celle de l'ouvrier à la chaîne exécutant des opérations stéréotypées sans avoir une vision d'ensemble du processus productif dont il fait partie. C'est aussi, selon Claparède, le cas de l'écolier à qui on demande des travaux qui n'ont pas pour lui le moindre sens concret, immédiat.

Aujourd'hui, il semble bien que l'idée même de sens soit remise en cause dans les trois registres que nous venons de distinguer. La « fin des idéologies », succédant de peu à la « mort de Dieu » proclamée par Nietzsche, implique le déclin de toute forme de transcendance, donc aussi de toutes les significations qui leur étaient attachées. Ne demeure qu'un monde plat,

éclaté en multiples champs de significations parcellaires, en « tribus » et communautés dont la diversité même annule toute prétention à un sens universel et commun. Simultanément, l'histoire elle aussi perd son sens : Auschwitz et le goulag ont anéanti définitivement toute illusion d'un progrès linéaire, d'une ascension irréversible vers des « lendemains qui chantent ». Enfin, les motivations individuelles qui pouvaient donner du sens au travail de chacun (en particulier celui de l'écolier) s'estompent dès lors que le travail lui-même semble « une valeur en voie de disparition », selon la formule de Dominique Méda. Tout ce qui pouvait lui conférer une signification - le goût de la perfection, la conscience de participer à une entreprise collective exaltante, les vertus de la solidarité - s'évanouit dans un monde régi par les seules valeurs de compétition individualiste et consumériste.

Dans le cas de l'école, son sens a longtemps été résumé par ces deux concepts : éduquer et instruire. Instruire ne signifie pas seulement transmettre des savoirs, même encyclopédiques. Dans l'optique de Condorcet, c'est aussi et surtout donner la capacité, grâce à ces savoirs et à leur compréhension en profondeur, d'un jugement autonome car éclairé, libéré des préjugés et des conditionnements. C'est former un citoyen lucide, critique, responsable, prêt à participer au débat démocratique. De même, éduquer ne signifie pas seulement socialiser, donner de bonnes habitudes, inculquer les règles élémentaires de la civilité et de l'honnêteté. C'est aussi éveiller aux valeurs fondamentales de la république : la justice, la solidarité, le sens du bien public.

Longtemps, le sens de l'école s'est trouvé condensé dans ces deux concepts, parce que l'école apparaissait seule capable de les assumer pleinement. Or la question se pose aujourd'hui de savoir s'il en va toujours ainsi. Instruire : bien d'autres sources - les media, et surtout internet - semblent désormais concurrencer l'école sur ce terrain des savoirs. On objectera avec raison que l'instruction ne se réduit ni à l'information ni à la communication ; elle ne consiste pas tant dans l'accumulation des connaissances que dans leur structuration, dans la formation des cadres et schèmes intellectuels qui permettent de les organiser. Mais au nom de quoi affirmer que l'école en est seule capable ? Après tout, Montaigne et bien d'autres ne sont jamais allés à l'école ; des précepteurs privés leur ont donné les moyens de l'autonomie. Pourquoi le préceptorat ne trouverait-il pas dans le développement des nouvelles technologies des outils capables de concurrencer, voire de suppléer l'école ? Ces innovations constituent pour l'instant le domaine de ce qu'on appelle le « parascolaire » : elles sont un appoint pour les parents anxieux de l'avenir de leurs enfants. Mais l'essor futur du parascolaire pourrait bien, d'université virtuelle en tutorat à distance, conduire à remettre en cause le monopole de l'école en ce qui concerne l'instruction.

Eduquer : ici encore, d'autres institutions prétendent depuis longtemps assurer cette tâche aussi bien, sinon mieux que l'école. Dès le début de ce siècle, les collèges anglais voyaient dans les clubs sportifs un moyen de développer, mieux que les classes traditionnelles, les valeurs de fair play, de respect mutuel et de sens de l'effort. Aujourd'hui, dans les banlieues difficiles, des animateurs et des moniteurs se voient confier une fonction éducative, qu'ils remplissent souvent avec succès. Nous sommes là dans le domaine du « périscolaire » : ici également, le monopole de l'école est déjà largement entamé.

Concurrencée sur ses deux prérogatives, coincée entre la double explosion du parascolaire et du périscolaire, l'école est-elle menacée de perdre son sens ?

Hannah Arendt écrit, en ouverture d'une réflexion sur la politique : « La politique repose sur un fait : la pluralité humaine »¹. Elle note que pour les sciences comme pour la théologie, « seul l'homme existe, de même qu'en zoologie il n'y a que le lion ». Ne peut-on dire pareillement que l'instruction suppose et développe un concept unitaire de l'humanité ? Avoir un jugement autonome, c'est être capable d'étayer ses opinions et ses actions, non sur des préférences

¹ Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?* Fragment 1, Points Essais, Seuil 1995, p. 39.

subjectives et singulières, mais sur des raisons universelles. L'instruction, de par son essence même, se meut de part en part dans l'élément de l'universalité, donc de l'unité. La preuve en est qu'on ne dit pas de quelqu'un qu'il a *une* instruction, mais *de l'*instruction : ce qui suppose que celle-ci est potentiellement ou tendanciellement la même pour tous les hommes. Il n'y a pas et il ne saurait y avoir plusieurs mathématiques, plusieurs biologies, ni même plusieurs histoires.

De la même façon, l'éducation elle aussi unifie. On peut certes dire qu'elle varie selon les pays, les régimes, les cultures. Mais si l'on considère que la démocratie est l'horizon idéal commun de toutes les organisations politiques - du moins celles qui refusent l'enfermement dans la singularité d'une race, d'une religion ou d'une doctrine - alors l'éducation aux valeurs de la démocratie unifie nécessairement tous *les* hommes dans une reconnaissance commune des droits de *l'*homme.

La pluralité n'a donc sa place ni dans l'instruction, ni dans l'éducation. Et pourtant elle constitue, pour Hannah Arendt, le *sens* même de la politique. Ne pourrait-on pas soutenir alors qu'elle est aussi le sens ultime de l'école, celui qui reste quand tous les autres ont été repris et réassumés par d'autres instances ou institutions ? Quel *sens* y a-t-il en effet à rassembler une foule d'enfants en un même lieu, alors que peut-être ils pourraient être mieux instruits par un tutorat individuel assisté par ordinateur, et mieux éduqués en participant à une équipe de football ou à un atelier de peinture ? Quel sens, si ce n'est de découvrir, non pas leur identité d'homme (l'instruction et l'éducation s'en chargent) , mais au contraire leur diversité et leur pluralité irréductibles ?

Le sens profond de l'école serait ainsi de maintenir et préserver l'existence même de la politique. Les hommes ne peuvent *faire de la politique* - au sens plein et positif de cette expression - s'ils n'ont pas préalablement découvert, à l'école et par l'école, qu'ils sont différents et que cette différence pose problème. C'est sans doute là la signification de l'étymologie du mot « école » qui, comme on le sait, voulait dire « loisir » (*scholè*) , et dont l'invention est contemporaine de la démocratie. Les grecs voulaient dire par là que le travail uniformise (les esclaves n'étaient pas pour eux des individus distincts, mais une foule anonyme d'êtres interchangeable) ; que la guerre contraint également à une certaine identité des gestes et des actions, tout comme la religion, qui, comme son nom même l'indique, réunit et confond les hommes dans une communauté de croyances . C'est seulement dans le loisir « scolaire » que la différence peut se développer et se confronter à celle des autres dans une relation à la fois amicale et polémique (la *philia* grecque).

La politique, qui a pour sens la pluralité humaine, est toujours menacée dans son essence même par le double expansionnisme de l'universalité scientifique d'une part, éthique d'autre part. Si elle peut encore avoir un sens aujourd'hui, si elle ne se réduit pas à la simple application de connaissances scientifiques (dérive « technocratique » , qui ramène tous les problèmes politiques à de simples questions techniques), ni à la simple défense des droits de l'homme (dérive « moralisante » , qui conduit à aplatir les problèmes politiques en les soumettant au manichéisme du bien et du mal , du juste et de l'injuste) , c'est à l'école qu'elle le doit.

Hannah Arendt, dans un autre texte ², distingue l'intelligence de la pensée. L'intelligence, c'est ce que vise à développer l'instruction : la sûreté d'un jugement étayé sur des connaissances vraies. Dans et par la pensée en revanche, chacun fait l'expérience d'une exigence normative qui rencontre celle des autres comme ce qu'elle ne comprend pas, ce qu'elle ne saurait admettre. Il ne s'agit plus d'apprendre et de comprendre en commun, mais de s'étonner et de poser en fin de compte la question radicale : pourquoi suis-je moi (et non un autre) ?

² Hannah Arendt, *Considérations morales*, Rivages poche.

L'école seule, parce qu'elle organise la rencontre physique, « en personne », de ceux qu'elle rassemble, peut permettre de faire cette expérience de la pluralité, et donc fonder la possibilité et la nécessité d'un rapport politique entre les hommes. Cette expérience de l'altérité peut prendre des formes multiples : discussion philosophique, monitorat entre élèves, conseil ou quoi de neuf, confrontation de textes libres. Mais dans tous les cas, c'est déjà de la politique qu'il est question, c'est déjà du politique qui se vit dans et par l'école.

Par-delà éduquer et instruire, il faut donc dire que le sens de l'école est d'apprendre à penser, en entendant par là non pas seulement former le jugement ou l'intelligence, mais vivre la pluralité humaine comme une chance, une dimension que ni la science, ni l'éthique ne peuvent connaître et sans laquelle l'homme, réduit à sa pure identité générique, n'est pas vraiment l'homme.

François Galichet
Professeur à l'IUFM d'Alsace